

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 35

Artikel: [Anecdotes]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185328>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

non qui l'agace, il vous plante là dès demain, et ce serait dommage, car, d'après ce que vous dites, on ne verra pas de longtemps un voyageur aussi généreux sur le sol de Chaumont. D'un autre côté, je comprends qu'il vous en coûte de faire du tort à la pauvre petite bête : c'est d'abord bien mal reconnaître ce qu'elle a fait pour vous, et puis qui vous dit qu'une fois morte, la chance qui est venue avec elle ne s'en ira pas avec elle ? Bien embarrassant, mère Valdreau, bien embarrassant.

Le barbier Pipeau ne se doutait pas qu'il venait de résumer la situation de la veuve par cette figure que les logiciens appellent un *cercle vicieux*. Pour en sortir, il lui eût fallu plus de temps que n'en a à sa disposition un barbier de village, un jour de fête patronale. Il s'esquiva donc au plus vite, prétextant que le notaire et le maire n'étaient pas encore rasés, ce qui, à trois heures du soir, le dimanche de la fête, était un vrai scandale. Semblable en cela à la plupart des donneurs de conseils, il laissait sa cliente aussi indécise qu'auparavant.

La soirée s'écoula donc bien tristement pour la veuve, qui, après mûre réflexion, ne trouva rien de mieux que d'essayer de gagner du temps. Si M. Bertillon rentrait de bonne humeur, elle se hasarderait à lui demander la grâce du pauvre cri-cri ou tout au moins un sursis. M. Bertillon n'ayant pas dormi la veille, il y avait d'autant plus de chances qu'il fût gagné par le sommeil la nuit prochaine : une fois qu'il aurait reposé malgré le voisinage du cri-cri, il ne penserait plus à demander sa mort. Qui sait même s'il ne finirait pas par trouver que son petit chant monotone, loin de troubler son sommeil, le berçait agréablement ? Cette espérance de voir son locataire réconcilié avec le cri-cri finit par arracher un sourire à la veuve.

M. Bertillon rentra vers six heures : il paraissait fort gai en effet, et fredonnait des motifs de la *Fête du village voisin*. Le boursier avait comme cela des airs d'opéra pour toutes les circonstances de la vie. En le voyant de si joyeuse humeur, la mère Valdreau reprit un peu de courage.

— Eh bien ! monsieur, lui demanda-t-elle quand il eut fini de dîner, comment avez-vous trouvé notre fête ?

— Pas mal, pas mal du tout ; elle vous a un petit cachet rustique très *nature*, et ne ressemble en rien aux fêtes banales des villages de notre banlieue parisienne. Mais combien de temps allez-vous vous amuser ainsi ?

— Jusqu'à mardi, monsieur, et peut-être davantage. On parle de danser encore mercredi, ce jour-là aux frais des demoiselles du village, qui se cotiseront pour rendre aux garçons leur politesse.

— Tiens ! tiens ! fit le boursier en riant de son plus gros rire, les filles qui paient pour amuser les garçons, voilà ce qui ne se voit pas à Paris. Je ne serai pas fâché d'être témoin de cette curiosité.

La mère Valdreau, croyant le moment propice, se disposait à aborder le sujet qui la préoccupait, lorsque M. Bertillon tira comme la veille un louis de son porte-monnaie.

— Voilà ma pension de demain, dit-il, et vous me donnerez à manger ce que vous voudrez, maintenant que mon appétit est revenu. Décidément, les médecins avaient raison, l'air des champs est le meilleur des apéritifs.

M. Bertillon n'était pas difficile, car il venait de gober simplement deux œufs à la coque accompagnés de mouillettes de pain ; mais, pour un homme qui ne dînait plus depuis un mois, ce frugal repas n'était pas à dédaigner.

— Ah ! fit-il en se levant, je rentrerai de bonne heure, mais surtout n'oubliez pas ma recommandation de ce matin au sujet de ce maudit grillon, ou sinon je vous fausse compagnie dès demain, mère Valdreau. Du reste, je n'aurai que l'embarras du choix pour m'installer, car, pendant que je rôdais autour de la Halle, on est venu me proposer deux ou trois logements... tous sans cri-cri, ajouta-t-il malicieusement.

M. Bertillon venait, sans s'en douter, de tenir le langage le plus propre à faire cesser les hésitations de la mère Valdreau. Qu'en partant prématurément de chez elle, son hôte eût quitté aussitôt le pays, c'était déjà un crève-cœur assez

pénible, mais qu'il lui fit l'affront de déménager pour aller porter chez une voisine, chez une ennemie peut-être, son imposante personne et les bénéfices qui y étaient attachés, voilà qui lui parut tout à fait intolérable. C'est que les petites luttes féminines d'amour-propre, pour ne pas s'engager sur les mêmes points, sont aussi vives à la campagne qu'à la ville. Du coup, le cri-cri était définitivement condamné.

(La suite au prochain numéro).

Un employé de banque de Lausanne, qui a toujours le mot pour rire, faisait route avec un capitaine d'artillerie revenant du camp de Thoun. Ce dernier lui racontait avec emphase les prodiges obtenus dans les exercices de tir avec un canon Krupp, dont la portée était considérable.

« Eh bien, chez mon patron, répond l'employé de banque avec un malin sourire, on tire encore plus loin que ça ; on tire à trois mois. »

Dans le canton d'Appenzell un capitaine s'adresse à sa section et prononce, dans le plus beau des idiomes locaux, l'allocution suivante : « Je vois encore quelques cols blancs ; à l'avenir, je ne veux pas voir ça. » Et se passant la main au cou, il ajoute : « Il est vrai que j'en porte aussi un, mais j'ai oublié de l'enlever à midi. »

Cherchant dernièrement, dans le petit dictionnaire de Littré (édition de 1876), le mot *lexicographe*, nous trouvons :

LEXICOGRAPHE : Celui qui s'occupe d'études lexicographiques.

Cherchant alors à LEXICOGRAPHIQUE, nous trouvons : « Qui a rapport à la lexicographie. »

Cherchant enfin à LEXICOGRAPHIE, nous avons trouvé : « Science du lexicographe. »

Nous voilà éclairés !

On lit dans la *Feuille d'Avis* de La Vallée, du 21 août :

« M. Arnold, taupier, fait défense de toucher les trapes qu'il a tendues à la foi du public. »

On lit dans la *Feuille des avis officiels* du 29 août 1879 :

Rassemblement de troupes de la 1^{re} division. — Un homme connaissant les chevaux, désirerait trouver un ou deux officiers montés à soigner pendant le rassemblement.

S'adresser, etc.

Enigme.

Nous sommes tous égaux et nous sommes tous frères.

Toujours en l'air et toujours suspendus ;

Nous sommes des agents par qui sont étendus

Les voiles des plus doux mystères.

Mais pour nous deviner, voici l'essentiel :

Le soleil comme nous est de figure ronde,

Il fait le tour du monde,

Et nous le tour du ciel.

Prime : Un joli couteau de poche.

L. MONNET.